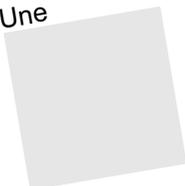




Comité local Meillard - Le Montet



Une



application
mobile

Un



dépliant
touristique

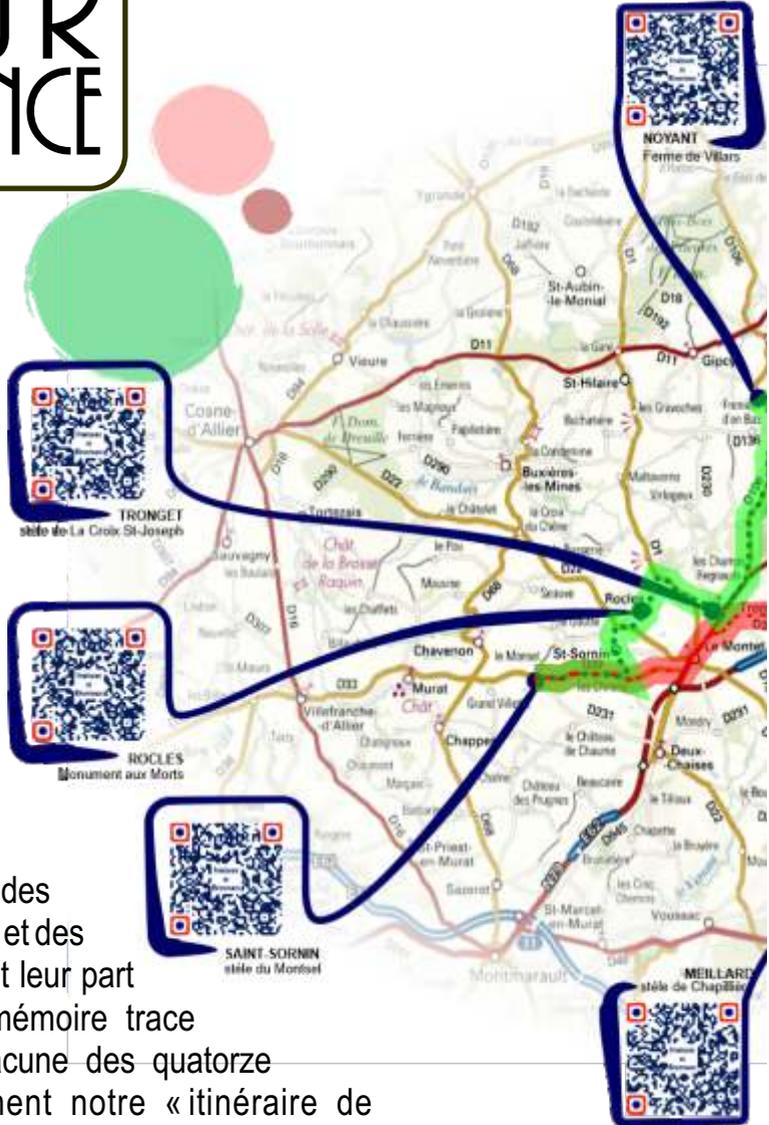
Un



carnet
de route

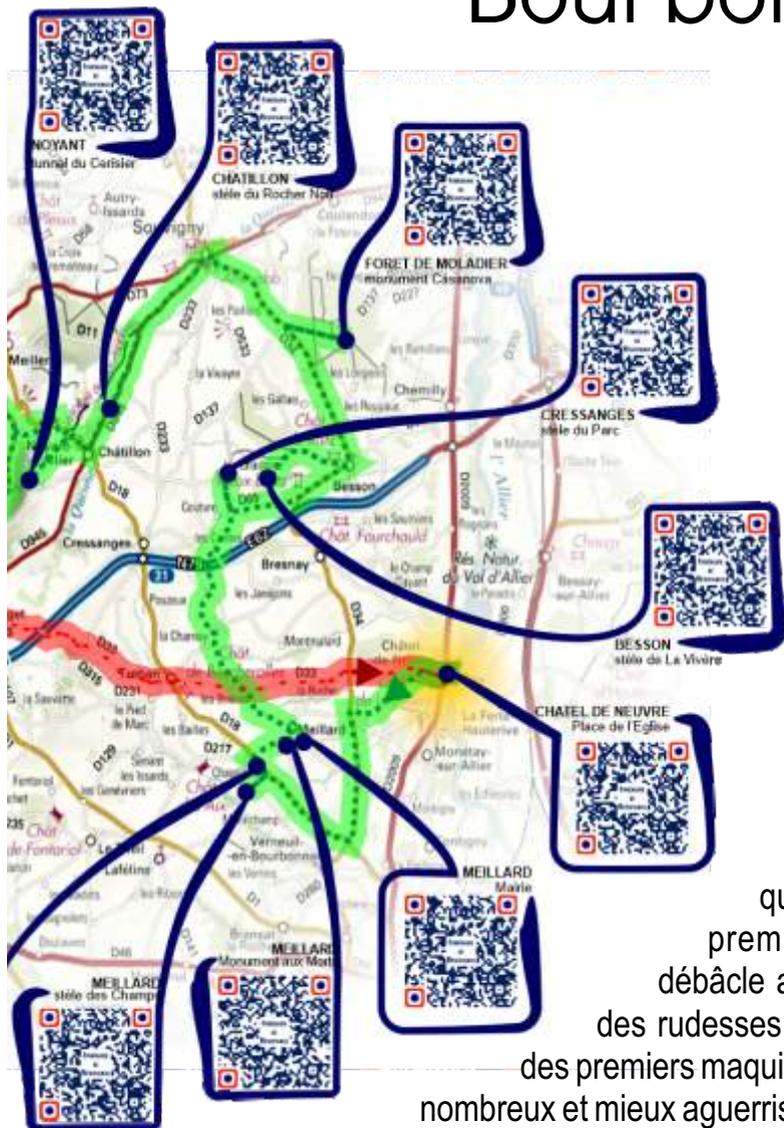
... à télécharger pour
mettre vos pas dans ceux des combattants
qui ont fait du Bocage Bourbonnais une
« Terre de Résistance ».

itinéraire en



Des lieux, des faits, des temps, des femmes et des hommes qui ont fait leur part d'histoire... Leur mémoire trace votre chemin. Chacune des quatorze étapes qui jalonnent notre « itinéraire de Résistance » peut s'aborder isolément ; mais le cheminement qui vous est proposé approche la chronologie des événements

« Terre de Résistance » P.3 au coeur du Bocage Bourbonnais.



qui fait passer des premiers temps de la débâcle au printemps 1940, des rudesses de la clandestinité des premiers maquis de 43, à ceux plus nombreux et mieux aguerris de 1944 jusqu'aux ultimes soubresauts de la libération à la fin de l'été 1944...

Bonne route avec l'ANACR.

avec

au service de

B i d e t

L é g e r

G o d e t

B a v a y

T a n t o t

V é n i a t

D u f a u t

B e l l i e n

P o u z a t

V i l l a t t e

R a m o s

A l l e g r e

B o n n o t

G a v e l l e

R i o t h o n

C h a l m i n

L a n u s s e

L i v e r n a i s

D e p r e s l e

A m e u r l a i n

A u r e m b o u x

V i l l e c h e n o n

N a n c y W a k e

H u b s c h w e r l i n

et tant

d'autres

Les adhérents du comité local de l'ANACR Meillard - Le Montet travaillent à la conservation et à la diffusion de la mémoire de la Résistance dans l'espace de leur ressort au coeur du Bocage Bourbonnais.

Prenant le relais des acteurs survivants, les générations nouvelles s'attachent à préserver ce patrimoine mémoriel pour l'approfondir, l'enrichir, faire vivre et diffuser sa connaissance.

Pas plus aujourd'hui qu'hier, il ne suffit pas de dire

« plus jamais ça ! ».

Encore faut-il s'en donner les moyens pour être entendu et compris.

C'est pourquoi l'évocation de la Résistance est associée ici à celles de réminiscences de la Première Guerre Mondiale attachées au pacifisme :

- monument aux Morts de Rocles

- figures de Brizon et de Montusès. Les combattants de la Résistance n'avaient d'ambition supérieure que celle de la reconquête de la Paix et de la liberté.

L'objet du travail entrepris par notre association en préserve la mémoire.

La préservation des informations au travers de documents et de témoignages sert l'histoire et démasque les tentatives de ré-écriture révisionniste.

Le travail mémoriel autour des lieux, des faits et des acteurs en est une autre dimension où l'émotion et l'épaisseur de l'humanité ont toute leur place. Quant à l'affirmation de l'idéal de liberté, de justice et de paix qui animait celles et ceux qui ont assuré la reconquête de la République en parachevant la défaite de l'occupant nazi et de ses complices pétainistes, il forme le plus solide pilier de cette action.

Si notre action reste modeste, à la mesure de son espace, des moyens de l'association et des concours qu'elle mobilise, elle témoigne de la volonté profondément ancrée dans cette « Terre de Résistance » de vivre dans un monde où la devise républicaine prenne corps, un monde libre et juste dans la paix.

Le comité local de l'ANACR

la mémoire de la Résistance.

Dès avant-hier...

Pierre BRIZON,
député pacifiste.



En 1910 et 1914, il est élu député de l'Allier. En 1914, comme l'intégralité des députés de la SFIO, il avait rejoint l'UNION Sacrée.

Cependant sa position avait évolué au cours du conflit. En 1916, il participe à la conférence de Kienthal de l'Internationale socialiste. Puis, le 24 juin 1916, il fait partie avec Jean-Pierre Raffin Dugens et Alexandre Blanc, des trois députés qui refusèrent pour la première fois le vote des crédits de guerre...

De tous les temps,
l'honneur d'une
génération s'écrit dans
la lutte pour la paix...
payée au prix fort
de la raison contre
la haine et ses passions !

Ernest Montusès,
militant pacifiste.

Instituteur, poète, romancier et dramaturge, journaliste et historien, c'est aussi en militant politique qu'Ernest Montusès a vécu



le début du XX^{ème} siècle, ses soubresauts et ses cataclysmes près de Brizon et du « sage d'Ygrande », Emile Guillaumin...

En 1914, début juillet, se tient à Vichy le deuxième congrès de la fédération socialiste de l'Allier. Sur proposition de Montusès, Thivrier et Brizon, le congrès décida de s'opposer à la guerre, y compris par l'insurrection. La formule **« plutôt l'insurrection que la guerre »** est adoptée par 35 voix contre 18 et trois abstentions.

Le 31 juillet 1914, Jean Jaurès est assassiné. Montusès lui dédia un magnifique poème qui se termine par ce vers :

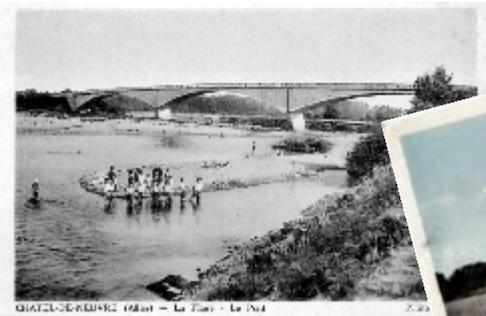
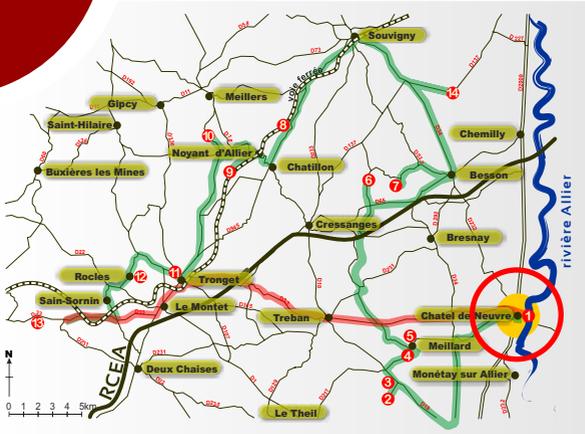
« Tu tombes d'être grand en face du danger ».

Le 9 avril 1916, en pleine offensive de Verdun, se tient un conseil national du Parti Socialiste. Montusès y prend la parole et pose nettement la question :

« La France va-t-elle, pour sa gloire, s'ensevelir sous ses ruines ? »

A « La paix par la victoire » de Briand, il oppose une autre formule : **« la victoire par la paix ! »**

Pont de l'Allier



Commencé par Freyssinet en 1914, achevé 9 ans plus tard du fait de la guerre, le pont de Châtel de Neuvre, détruit en 1940, sera reconstruit en 1947 avec des structures métalliques récupérées du débarquement à Arromanche...

Débâcle

Au printemps 1940, l'armée française recule vers le sud devant l'avancée allemande atteignant Moulins le 18 juin. Pour retarder la marche de l'ennemi, l'armée française détruit les ponts sur l'Allier dans la traversée du département, Moulins, Chazeuil et Châtel-de-Neuvre où s'était installée une unité de défense.

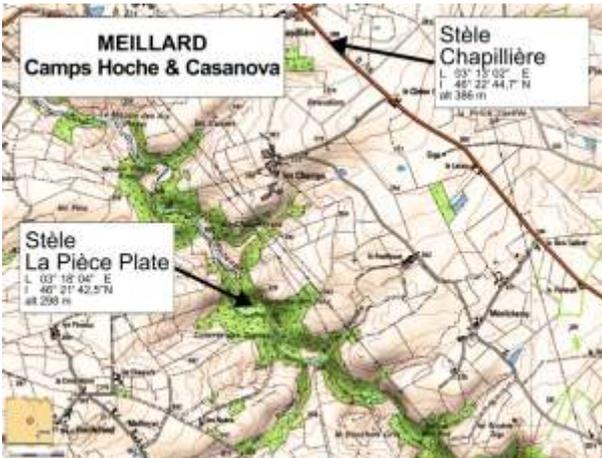
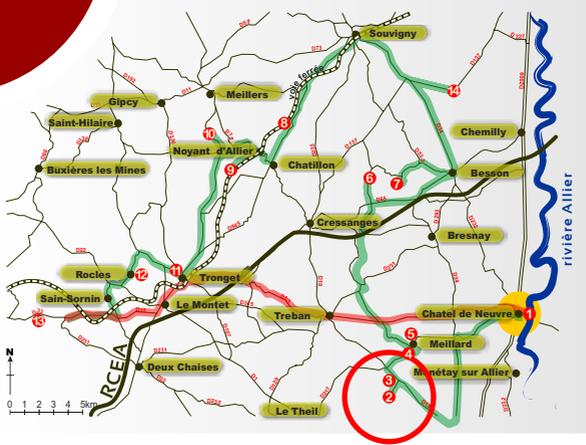
Escarmouches et victimes

Dans les échanges de tirs entre les soldats français sur la rive gauche et l'armée allemande descendant vers le sud par la route nationale 7, des obus ont atteint le bourg de Châtel où deux victimes civiles seront à déplorer, qui, trop curieuses, étaient sorties de leur abri. Difficile de passer l'Allier ! Une fois le pont détruit, le franchissement de la rivière est assuré par un bac permettant un passage de véhicules limité à 2,5 tonnes. La passerelle établie assez rapidement ne put pas résister aux crues de l'hiver 42-43, compliquant jusqu'à la traversée des piétons.

Du provisoire qui va durer...

Pendant le temps de la guerre, les forces d'occupation ne rétabliront pas de pont pour passer l'Allier à Châtel-de-Neuvre. Il faudra attendre 1947 pour qu'un pont provisoire, dit « Pont d'Arromanches », soit installé. Il a été construit à l'aide de modules métalliques ayant servi à la liaison entre le port artificiel Mulberry installé en face d'Arromanches lors du Débarquement du 6 juin 1944 et la côte normande. La récupération de ces éléments qui avaient constitué plus de 15 kilomètres de jetées flottantes a ensuite permis de reconstruire près de 200 ponts détruits pendant la guerre en France. Cette construction provisoire va servir plus de trente ans avant que le pont actuel ne soit réalisé (inauguration en 1979).

La plaque de la stèle du bord d'Allier témoigne de l'aventure de ces neuf modules d'acier fabriqués en Angleterre avant d'être assemblés avec des centaines d'autres pour former les cinq jetées des ports artificiels d'Arromanche qui avaient fait transiter 2 millions et demi d'hommes, 500 000 véhicules et 4 millions de tonnes de matériel pendant la bataille de Normandie !



La stèle est érigée dans la clairière de La Pièce Plate à l'endroit même où avait été établi le premier campement des maquisards du Camp Hoche au printemps 1943. Le choix de l'endroit avait été fait par le responsable de l'implantation, Georges Gavelle avec Lucien Depresles dont la famille de cultivateurs était installée au Village des Champs.

Cette stèle en terrain privée, n'est accessible qu'à l'occasion de la cérémonie commémorative à l'initiative du Comité local de l'ANACR Meillard Le Montet le matin du deuxième dimanche de mai.

Georges GAVELLE a été l'un des principaux initiateurs du Camp Hoche. Né le 22 juillet 1922 à Lavault-Sainte-Anne (Allier) il a été ajusteur puis officier de carrière, militant communiste de l'Allier, résistant FTPF; il décèdera le 3 juin 2010 à Moulins (Allier),

Mai-juin 1942, formation du groupe armé Montluçon-ville.

Ouvrier montluçonnais aux usines Saint-Jacques, Georges Gavelle se retrouve auprès des militants communistes dans la clandestinité dès 1939. Tracts et presse clandestine font son quotidien avant son engagement dans l'armée. Après le 11 novembre 1942, l'occupation de la zone dite « libre » et la démobilisation, Georges Gavelle revient à Montluçon; la répression l'empêche de reprendre ses contacts. Ses tentatives successives pour gagner l'Algérie ou l'Angleterre par l'Espagne restent vaines à Perpignan comme à Bayonne...

Revenu à Montluçon, il participe à la manifestation du 6 janvier 1943 et reprend contact avec les communistes montluçonnais; il imprime tracts et journaux clandestins à son domicile, et travaille avec Louis Bavay, Marcel Zwilling et Pierre Katz au Groupe armé de Montluçon-Ville. Son implantation en maquis envisagée dès l'automne 42 se réalisera au printemps 1943 dans la région de Meillard; Georges Gavelle en sera un des principaux artisans avec Louis Bavay.

La création

Le camp Hoche est né du « Groupe armé de Montluçon-Ville ». Suite à la manifestation du 6 janvier 1943 en gare de Montluçon, qui avait empêché le départ d'un train de travailleurs requis pour partir en Allemagne, Louis Bavay réunit les chefs des groupes armés. Décision est prise de créer le maquis qui passe pour être un des tous premiers de l'Allier afin de recueillir les réfractaires au STO. Georges Bavay (dit Tilou), fils de Georges et Georges Gavelle implantent le maquis aux Champs sur la commune de Meillard, à proximité de Vichy. Les principales raisons qui guidèrent le choix de Meillard portaient sur le soutien logistique des paysans pour le ravitaillement et des mineurs de Noyant et Buxières-Saint-Hilaire pour les explosifs. La topographie des lieux s'y prêtait aussi bien; ce sera le Camp Hoche.





stèle de La Pièce Plate



L'armement

Après l'unique revolver du premier jour et quelques fusils de chasse, le premier équipement du groupe était constitué d'armes et de munitions récupérées à la démobilisation et cachées par Fernand Thévenet au hameau de Champcourt à Treban : une dizaine de fusils et un fusil mitrailleur avec leurs munitions. Ce trésor de guerre avait ensuite été transféré à l'abri dans la cabotte d'un vieux chêne têtard à Chapillère.

L'action

En juillet, l'ordre avait été donné du brûlage des meules de blé des collaborateurs.

La même nuit :

- à Treban la récolte du maire
- à Meillard une meule et la machine à battre
- à Monétay une meule
- Tentative de sabotage de la ligne haute tension à La Racherie (Contigny)
- Incendie des stocks de fourrage réquisitionnés par les allemands aux Halles à SaintPourçain sur Sioule
- Sabotage de la ligne à haute tension : 2 fois à Monétay et 2 fois à Châtel de

Neuvre

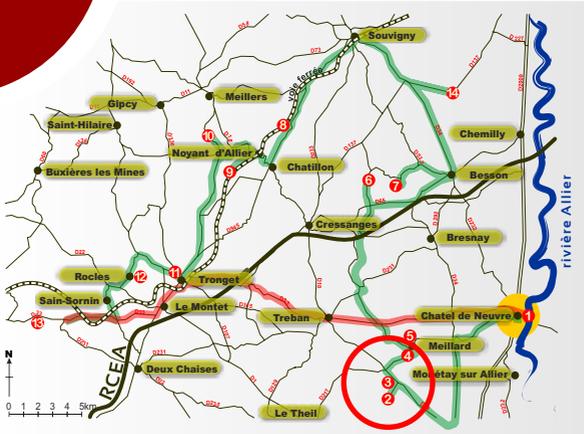
- Attaque d'un train de légionnaires entre Moulins et Saint-Germain des Fossés...

au total une cinquantaine d'actions en quatre mois.

La dissolution

Le nombre trop important d'hommes présents en Août au maquis a fini par attirer l'attention de la police de Pétain et des allemands. Suite à la dénonciation d'un assistant des Chantiers de Jeunesse, le camp est attaqué le 25 septembre par 120 GMR (Gardes Mobiles de Réserve) dans la forêt des Colettes où il s'était déplacé pour tenter de se mettre en sécurité. On a dénombré 12 victimes -dont les noms sont gravés sur la stèle des Champs-, avec la perte des armes, des munitions et du ravitaillement. La dissolution du Camp, décidée le 30 septembre 1943, ne sera effective que fin octobre, quand les combattants répartis en quatre grands groupes auront été envoyés par sécurité vers d'autres unités, parfois hors du département.

Le Camp



La stèle de Chapillière est érigée en hommage aux Résistants des maquis HOCHÉ et Danièle CASANOVA. Cette stèle accueille chaque année une commémoration le deuxième dimanche de mai. L'hommage regroupe dans le même souvenir les combattants du maquis Hoche (1er maquis de l'Allier établi au printemps 1943 dans les taillis au fond de la vallée du Douzenan au-delà du village des Champs) et du Camp Danièle Casanova qui lui a succédé sur le même secteur géographique après le 6 juin 1944.



stèle de Chapillière



Un maquis mobile

Pour des raisons de sécurité comme pour les besoins de l'action, le camp Danièle Casanova passe d'un lieu à un autre pendant que des petits groupes de combattants vont réaliser leurs actions, parfois à des dizaines de kilomètres.

Une cible pour la répression

Le camp va être attaqué à deux reprises le 16 juillet par les Allemands et le 18 juillet 1944 par la milice et les GMR. A Renaudière, après qu'une escarmouche avec des militaires allemands venus en reconnaissance ait signalé la présence du maquis, l'encercllement oblige au repli sur le secteur de Besson. Puis dans le secteur du château de Bost après ce premier repli, la seconde attaque fera deux morts, Roger Bellien et Marc Bonnot, et un blessé, Roger Magnière, et des prisonniers raflés ensuite. Quelques jours après la dispersion la plupart des maquisards se retrouvaient vers Meillers où ils se reformèrent en unité de combat pour harceler les unités allemandes qui se repliaient vers le nord-est et participer ensuite à la libération de Moulins.

Jean AMEURLAIN (Jean-Louis), un des fondateurs du maquis...

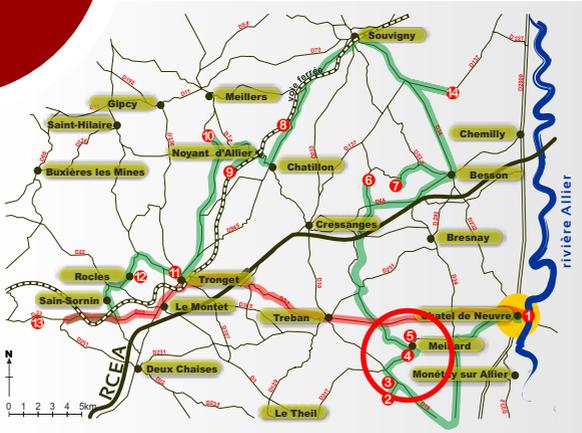
Instituteur à Cressanges avec son épouse -après l'Ecole Normale de Moulins-, il établit les contacts avec les familles paysannes déjà engagées dans la Résistance. Insoumis aux Chantiers de Jeunesse et réfractaire au STO, Jean Louis Ameurlain entre dans la clandestinité. Après avoir échappé à la police de Pétain, il gagne la région de Saint-Etienne où il fait partie des responsables FTPF de Loire et Haute-Loire. Après un passage en Ardèche il revient en Auvergne responsable des FTP et de l'Inter-Région Loire, Haute-Loire, Puy de Dôme, Cantal et Allier.

Suite à l'arrestation de trois autres responsables en gare de Clermont-Ferrand il se retrouve isolé et regagne l'Allier où il sait pouvoir renouer des contacts avec le Front National et les FTPF. Il participe à la création du Camp Danièle Casanova en juin 1944 en forêt de Moladier avec le chef de Compagnie FTP Lamarque et l'aide précieuse de Jean-Marie Livernais, fin connaisseur de la région. C'est aussi lui qui sera à l'initiative de l'embuscade de Châtillon tendue le 25 juin 1944 à un convoi allemand qui fera sept victimes côté allemand et trois véhicules détruits, sans perte ni blessé du côté des maquisards. C'est sous son commandement que les troupes du maquis vont parcourir les villages du secteur dans leur fameux « périple du 14 juillet » qui aura le mérite de mobiliser une population proche de sa délivrance ; mais qui aura aussi l'inconvénient d'alerter la police de Pétain et les allemands qui allaient attaquer le surlendemain.

La guérilla

Les maquisards sont passés maîtres en matière de harcèlement dans une tactique de guérilla qui privilégie les engagements de courte durée pour des petits groupes très mobiles. C'est ainsi que le camp Danièle Casanova compte à son actif de nombreux sabotages (pylônes et transformateurs électriques, voies ferrées), des embuscades, des accrochages avec prisonniers et récupération d'armes.

Monument aux Morts



Sur le Monuments aux Morts de Meillard (cimetière), outre la plaque en hommage aux déportés Morts pour la France une seconde fustige la guerre et renvoie au message pacifiste d'autres monuments, comme à Rocles, à Commentry Saint-Martin d'Estreaux, ou Gentioux Pigerolles...



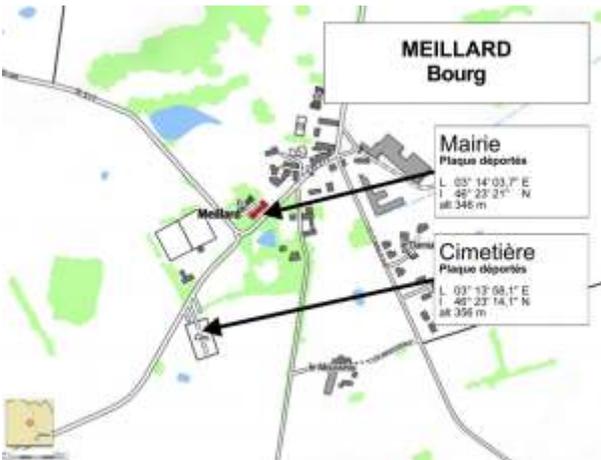
Gilbert BIDEZ :

Un Résistant déporté dans la tourmente de la guerre...



Un paysan engagé

Ancien combattant de 14-18, titulaire de la Croix de Guerre et de 2 Etoiles d'Argent, Gilbert Bidet était agriculteur métayer au lieu-dit Chapilière à Meillard, marié et père de deux enfants. Il est adjoint au maire depuis 1935. En janvier 1940 il est déchu de ce mandat en refusant de renier son appartenance au Parti Communiste. A l'automne 1941, différents documents – un tract communiste et une lettre avec le nom de militants communistes- est trouvée dans un habit donné au nettoyage à Saint-Pourçain. La liste est transmise à la Gendarmerie...



Arrêté, accusé et condamné

Le 9 novembre 1941, 9 habitants de Treban et Meillard, dont Gilbert BIDET et Claude BELIN, sont arrêtés par les gendarmes du Montet. Ils sont internés à la prison militaire du 92ème RI de Clermont-Ferrand dans l'attente de leur jugement le 26 février 1942 par la Section Spéciale du Tribunal Militaire de Clermont Ferrand.

Gilbert BIDET est accusé «d'avoir, dans le courant de l'année 1941, en tout cas depuis temps non prescrit à Meillard (Allier), exercé une activité ayant directement ou indirectement pour objet de propager les mots d'ordre émanant ou relevant de la III^e Internationale communiste ou d'organismes contrôlés en fait par cette III^e Internationale :

- a. en faisant partie d'une cellule communiste clandestine;
- b. en assistant à une réunion de nature communiste le 4 novembre;
- c. en versant une cotisation destinée à la propagande communiste.»

Interné et déporté

Condamné à 3 ans de prison et interné à la prison de Mauzac (24) il bénéficie d'une remise de peine d'un an, mais sur rapport défavorable des Renseignements Généraux, il est de nouveau interné sur arrêté préfectoral au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe (81).

Le 4 février 1944, le soulèvement des détenus chantant la Marseillaise

empêche le départ de nombre d'entre eux vers les chantiers de fortifications allemandes de l'atlantique. Leur résistance fait que les G.M.R. n'emmenent que quelques chefs de baraques à la prison Saint-Michel de Toulouse.

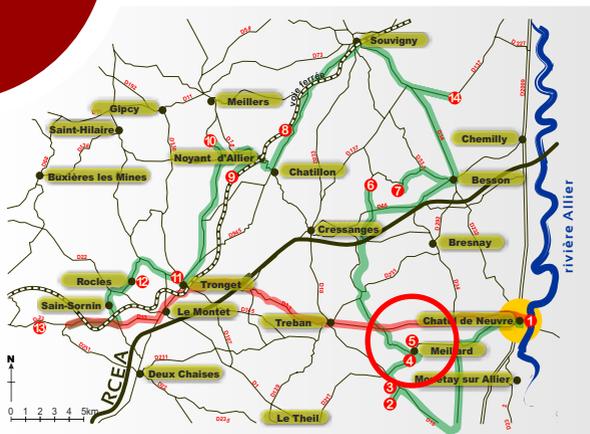
Le 30 juillet 1944, le camp est encerclé par une compagnie S.S. et vidé. Parti de Toulouse le 31 juillet 1944 par le convoi N° I.252, il arrive le 6 août à Buchenwald où il reçoit le matricule N° 69956 avant d'être affecté à un Kommando dans les mines de sel de Plömnitz.

... nous travaillions douze heures par jour, nous étions couverts de vermine, pendant plusieurs mois nous avons couché au fond de la mine» selon le témoignage de Paul BAQUIÉ. Malgré les conditions inhumaines et les mauvais traitements, il continue de résister.

Martyrisé

«Un jour, à quatre, nous chargions un wagonnet de terre, le Père Bidet remplissait sa pelle et la retournait sur place dans le but de ne pas travailler pour les Allemands, le contremaître allemand s'en est aperçu, il a pris la pelle des mains du Père Bidet et lui a donné une sévère correction à coups de pelle». Sous-alimenté et très affaibli, il est tué à coups de matraque une nuit aux latrines selon le témoignage de Paul BAQUIÉ.

Il décède le 9 janvier 1945 à Buchenwald selon l'état civil de Meillard et le JO N° 208 du 9 septembre 1987.



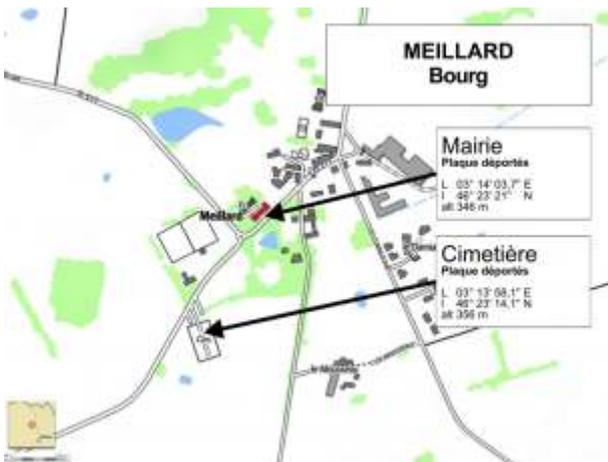
Lucienne DEPRESLE

Une Résistante déportée dans la tourmente de la guerre

Résistante

Avec sa famille Lucienne est domiciliée au lieudit Les Champs à Meillard (Allier).

Résistante communiste (sous le pseudonyme de Jeanne) au Front National pour l'Indépendance de la France elle ravitaille le Maquis Hoche installé dans les bois de la vallée du Douzenan non loin de la ferme. Comme tous les habitants du hameau de s C h a m p s



Lucienne ne connaissait pas les Résistants installés dans leur camp de fortune dans la clairière de la Pièce Plate au fond de la vallée toute proche... Du côté des légaux, on ne savait rien de la vie des clandestins tout proches et dont la sécurité était attachée à la discrétion.

Arrêtée

La police allemande qui recherche son fils Jean-Michel, membre des FFI, arrive à son domicile le 21 mars 1944. Ils semblaient bien renseignés en prétendant à juste titre que Jean était sorti en vélo la veille... Ce jour-là Francis et ses deux fils Jean et Lucien, étaient occupés aux travaux de champs non loin de la ferme.

Les Allemands commencèrent par jeter toute la cargaison de pain du boulanger en tournée dans la mare avant de s'en prendre à Lucienne et Simone. Elle est frappée sauvagement, mais ne dit rien. N'ayant pas trouvé Jean-Michel les policiers arrêtent Lucienne et sa fille Simone ainsi que deux Marseillais Louis SIRICO et Vincent BUIGUEZ, réfractaires au STO réfugiés qui se cachaient chez les NEUVILLE, une des trois familles voisines des DEPRESLE au village des Champs.

Internée

Internée avec sa fille Simone à la Mal-Coiffée, prison militaire allemande à Moulins (Allier), elle est ensuite transférée au Fort de Romainville, l'antichambre de la déportation pour les femmes en 1944. Simone, âgée de 15 ans et demi avait été libérée le 4 juin et avait rejoint son domicile familial au village des Champs à Meillard.

Déportée à Ravensbrück

Lucienne fait partie des 111 femmes déportées le 30 juin 1944 de Paris gare

de l'Est à Sarrebruck dans des wagons de voyageurs dans le convoi N° 1.235. Elles sont ensuite transférées pour la plupart au camp de Ravensbrück où elles arriveront le 7 juillet. Lucienne y recevra le matricule 44708. Sur 111 femmes de ce convoi, 52 vont rester à Ravensbrück mais 5 seront gazées et 3 libérées avant la date officielle.

Libérée

Avec le N° 132, Lucienne fait partie des 301 femmes libérées le 9 avril 1945 par le Comité International de la Croix-Rouge en échange d'internés civils allemands renvoyés par la France le 7 avril. Transférée en camion de Ravensbrück à Kreuzlingen à la frontière germano-suisse, pour gagner Annemasse en train le 11 juin. Lucienne a ensuite été hospitalisée pendant 15 jours à Aix-les-Bains avant d'être rapatriée par sa famille, méconnaissable dans un état de grand délabrement physique. Le 8 mai quand elle demandera qu'on ouvre la fenêtre de sa chambre pour mieux entendre les cloches battant à la volée pour célébrer la victoire.

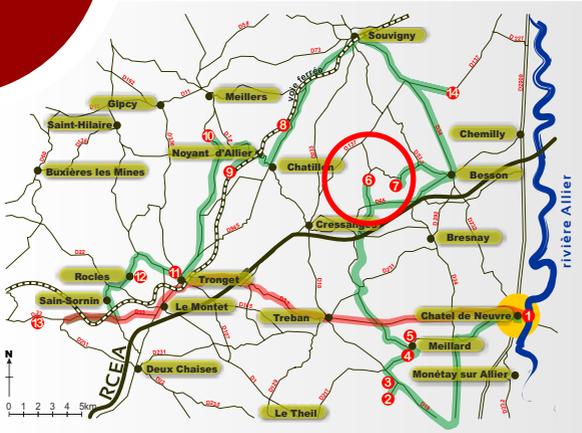
« Morte pour la France »

Lucienne décédera à son domicile à Meillard le 15 mai 1945.

Elle ne recevra sa carte de déportée résistante qu'à titre posthume le 14 février 1955.

Sources AFMD 03 & témoignages familiaux.

Stèle du Parc



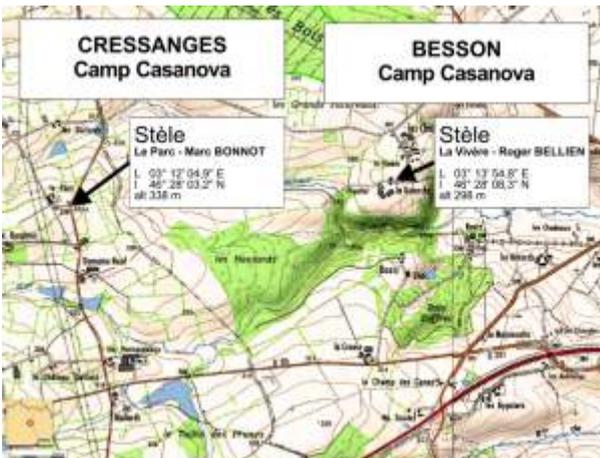
Marc BONNOT, ouvrier coiffeur à Souvigny avait à peine 20 ans quand il a rejoint le maquis Danièle CASANOVA le 6 juin 1944 en forêt de Moladier avec d'autres garçons de Souvigny, André QUENISSET, Henri DAUBINET, Roger DAUPHIN, et René AUBER.



Une activité de guérilla.

C'est de ce lieu que le maquis lancera la plupart de ses actions, soutenu et ravitaillé par les paysans des fermes des environs.

L'embuscade du Rocher Noir à Châtillon, le sabotage du tunnel des Cerisiers, le périple du 14 juillet auront été autant d'opérations réussies. A Châtillon l'embuscade du Rocher Noir se soldera par plusieurs véhicules détruits et une vingtaine de morts du côté allemand sans perte dans le camp du maquis. Au tunnel des Cerisiers le dernier sabotage avec deux locomotives lancées l'une contre l'autre sous le tunnel avait neutralisé la voie ferrée Moulins Montluçon



Le périple du 14 juillet

Le 14 juillet, Lucien Depresle reste au camp à la ferme de Renaudière avec Charles Léger (La Pipe) et son groupe d'une vingtaine de maquisards pendant que les autres sont partis sous les ordres de Jean-Louis Ameurlain avec un camion benne, un petit car offert au maquis par un entrepreneur de Bresnay, une traction et quelques autres voitures réquisitionnées. Les arrêts de Treban, Cressanges, Chatillon, Souvigny, Besson, Bresnay, Châtel de Neuve et Meillard sont l'occasion d'un affichage au grand jour des forces de la Résistance et d'une mobilisation des populations qui viennent les voir défilier.

Une mission écourtée...

Le lendemain un groupe de maquisards partait à Deux Chaises avec le petit car pour arrêter les membres d'un faux maquis qui réquisitionnait de force chez les habitants quand un accrochage se produisit à Chapillière. Alertés par le bruit, deux soldats allemands de garde au carrefour de Lafeline s'approchaient en vélo pour voir... " Sapin " se faufilant dans le fossé à l'abri de la haie a abattu un soldat Allemand... le second s'est échappé et a donné l'alerte.

Une première attaque

Les Résistants rentrent au camp ; mais le soir même du 15 juillet, le camp est attaqué, à la tombée de la nuit. Les résistants sont repoussés au carrefour de Chapillière par les allemands armés

de fusils mitrailleurs et de grenades offensives.

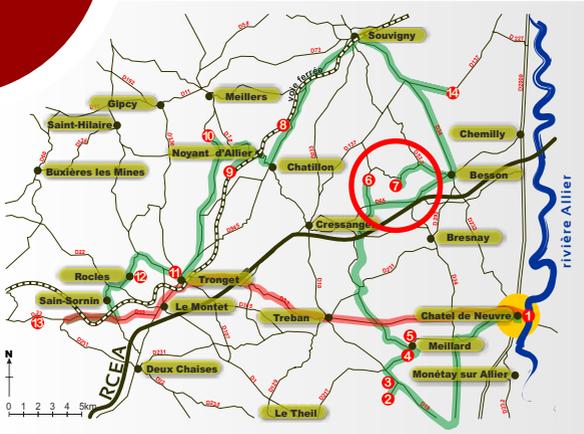
Georges Aurembout fait se replier le petit groupe qui tentait une sortie. Pris en tenaille, les maquisards devaient évacuer leur camp.

Une évacuation risquée, une errance de cache en cache.

Lucien Depresle connaissant fort bien le terrain, prend le commandement de l'opération. Il conduit la petite cinquantaine de combattants par les sentiers qui lui sont familiers dans le bois. Puis c'est à travers champ et à l'abri des haies qu'ils s'éloignent. Traversant la route de Saint-Pourçain avec d'innombrables précautions, ils rejoignent les bois de Peuron au milieu de la nuit. Ils y restent terrés jusqu'au lendemain soir avant de partir pour Besson dans les bois du Château de Bost où ils arriveront au petit matin du 17 juillet. Les combattants du maquis Casanova avaient déjà passé quelques jours fin juin à proximité du château avec la complicité bienveillante du Prince de Bourbon. Les combattants sont assoiffés et affamés ; dans le petit groupe de Lucien ils n'ont à partager qu'une maigre musette de ravitaillement pour huit. A la Vivère, chez Periot, trois ou quatre avaient trouvé un peu de réconfort avec une soupe à l'oignon au matin.

Le répit sera de courte durée !

Stèle de la Vivère



Des représailles

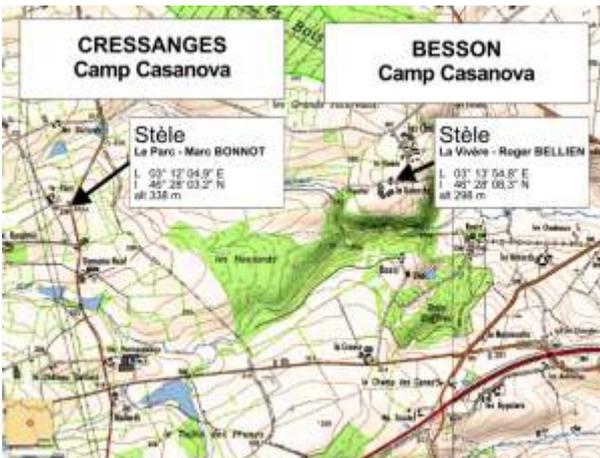
Le 16 juillet, neuf otages seront rafiés dans les fermes environnantes (un disparu, quatre envoyés au STO, deux emprisonnés à la Mal-Coiffée et quatre relâchés).

La traque se poursuit

La nuit suivante, au petit matin du 18, Lucien Depresle est de garde dans l'allée qui longe l'orée du bois face à la route où passe le convoi des GMR et de la milice qui se dirige vers Noyant pour y attaquer le groupe Villechenon qui est cantonnés à la ferme



Roger BELLIEN



de Villars depuis plusieurs semaines.

Pas plus que ses camarades à ce moment-là, Lucien Depresle ne pouvait penser que les mêmes assaillants allaient revenir pour les attaquer à la journée.

Les GMR de Pétain longeaient la forêt de Bois-Plan, le soleil brillait sur les casques...

Un repli mortel

A moins d'un contre dix, le déséquilibre des forces était tel, qu'il imposait la décision d'une dispersion pour échapper à l'encerclement.

C'est par petits groupes de 7 ou 8 que les résistants s'enfuient. Marc BONNOT, René AUBER, Roger MAGNIERE et LARAME cherchent à rejoindre Cressanges à l'ouest où ils savent trouver de l'aide et de l'abri.

Le groupe se sépare ; AUBER et LARAME partent de leur côté mais René AUBER sera fait prisonnier et connaîtra la prison des Brosses et ses salles de torture.

Premières victimes

Les miliciens vont assassiner Marc BONNOT d'une balle dans la tête près de la ferme du Parc à Cressanges et son compagnon Roger Magnière sera laissé dans un fossé grièvement blessé. Les GMR le ramasseront et le conduiront à l'hôpital de Moulins où il devra être amputé.

A l'est des bois, en direction de Besson, Roger BELLIEU, caché derrière un buisson d'épines aperçoit un groupe de miliciens et de GMR à quelques dizaines de mètres sur le chemin près de la ferme. Sa mitrailleuse s'enraye, et c'est suffisant pour qu'il soit repéré. Il a été abattu là à l'orée du bois en contrebas de la ferme de la Vivère.

L'abri en terre d'accueil

Le groupe de Lucien Depresle était parti

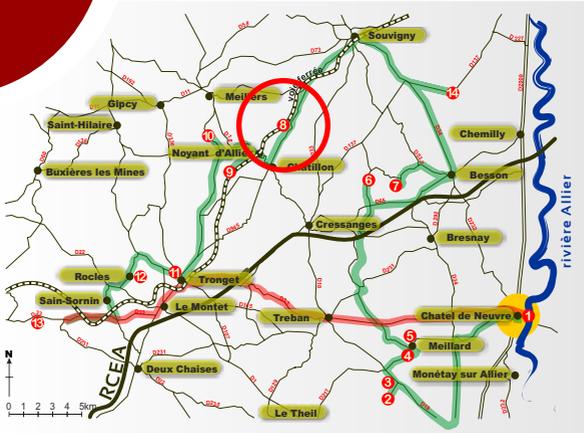
vers Cressanges, des Vernasseaux vers la route de Moulins. Les maquisards remontent à l'abri des haies sous le feu des GMR. Ils profitent du couvert d'un champ d'avoine où les Barichards moissonnent. L'avoine les protège de la vue des assaillants ; mais au moindre mouvement qui faisait onduler l'avoine, les décharges de chevrotines pleuvaient... L'orage s'abattant sur le champ d'avoine, les moissonneurs s'en vont et, vers 17 heures, les forces de Vichy repartent. Les résistants couchés dans les fonds des billons de cinq tours sont trempés jusqu'aux os ! Le groupe de Lucien, avec Georges Aurembout, trois ou quatre gars de Souvigny, et Jean Baptiste Frière pas très loin, accompagne Cussinnet qui va faire soigner son pied criblé de chevrotines chez Chalmin au Village...

Le bénéfice de la connaissance du terrain !

Au risque de s'aventurer à travers champs ou dans les bois, les GMR ne quittent pas le chemin, c'est ce qui a sauvé la plupart des résistants dans leur repli ; leurs mitraillettes portaient au mieux à une vingtaine de mètres !

Après être passés aux Gallards chez les Barichard, c'est une bonne vingtaine de plusieurs groupes qui vont trouver de quoi se reconforter au Village et dormir dans une maison abandonnée sur la paille à même le carrelage après cinq nuits sans sommeil.

Stèle du Rocher Noir



La stèle érigée au bord de la route à la hauteur du petit thalweg où s'était positionnés les maquisards garde la mémoire de l'embuscade tendue ici à une colonne allemande.

C'était la première action de guérilla des combattants du Camp Danielle Casanova. Jean AMEURLAIN qui commandait l'opération en faisait ainsi le récit.



«Nous étions arrivés au petit jour dans les virages entre Monétay sur Allier et La Racherie.

Avant même que nous ayons trouvé un

endroit propice pour installer notre embuscade, nous avons été surpris par l'arrivée d'une troupe allemande d'environ 200 hommes effectuant une marche à pied de nuit qui rejoignait son cantonnement à St-Pourçain. Prudemment j'ai ordonné de nous replier ; ce qui n'est d'ailleurs pas passé inaperçu, mais sans aucun dommage....



Clandestinité et nom de guerre

J'avais formé un groupe de 8 FTP du camp Casanova : les deux frères Lucien et Georges Aurembout (le Cheval et la Veste), un camarade d'origine espagnole, Ramos (on l'appelait Fabre), Henri Véniat qu'on appelait Jean, Paul Pommier qui s'appelait Alfred. Godet s'appelait la Fleur, Louis Allègre le Vélo, Renaud Gratien, plus le capitaine Dufaut (dit Sapin) avec moi pour organiser cette embuscade.

D'abord se préparer à repartir...

J'avais à faire à des camarades qui n'avaient jamais fait d'action de guérilla. Le groupe de FTP fraîchement constitué n'avait pas l'expérience de l'usage des armes ni de la tactique à adopter pour réussir une embuscade. Aussi, pour eux, s'attaquer à une colonne allemande avait quelque chose d'extraordinaire !

Certes elle n'était pas très importante et ne comportait qu'une dizaine de véhicules ; mais de toute façon qu'il y en ait quarante ou cent, c'était sans aucune importance, étant donné qu'on ne s'attaquait qu'aux premiers éléments de la colonne. Dès qu'on sentait que la riposte devenait dangereuse, qu'on ne tiendrait plus le coup, il fallait impérativement se replier. D'où l'importance en la matière de la préparation du chemin du repli !

On peut dire qu'on avait choisi l'endroit idéal pour cette opération. Le secteur était boisé jusqu'en bordure de la route et

un thalweg très broussailleux et parsemé de gros rochers remontait très loin dans la côte de telle façon que nous avons pu approcher très discrètement et que nous pouvions décrocher bien à l'abri en repartant. Dans ces conditions nous ne risquions donc pas grand chose.

Apprentis guérilleros

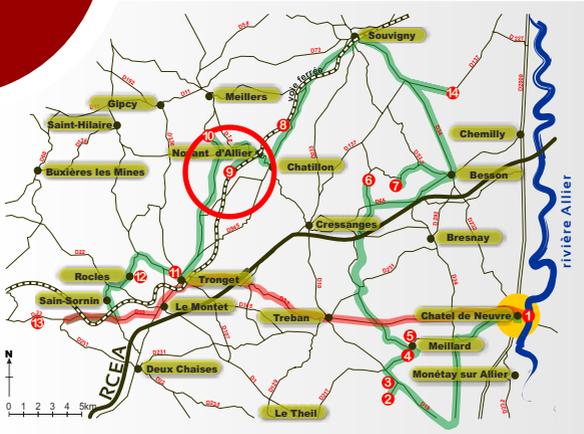
Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est l'attitude des garçons que j'avais amenés.

J'avais confié le fusil mitrailleur à l'espagnol Ramos... C'était le seul du groupe qui avait déjà une solide expérience militaire, acquise durant la Guerre d'Espagne dans les rangs des Républicains. On l'avait posté sur le rocher le plus haut et il était chargé d'assurer la protection pour notre repli... Nous avons fait tomber un arbre en travers de la route à l'entrée du virage pour stopper les Allemands qui se dirigeaient vers Moulins. Sitôt le convoi arrêté, Sapin a balancé sa grenade au plastic sur le premier véhicule... Bien visé, la voiture s'est aplatie comme une galette. C'était l'affolement général dans la colonne allemande qu'on a copieusement arrosée à la mitrailleuse.

Sans plus attendre nous avons décroché en repartant dans la côte par les taillis sans aucun dommage.

Avec un véhicule détruit, les Allemands avaient laissé quant à eux une vingtaine de morts dans l'opération. »

Tunnel des Cerisiers



Plusieurs sabotages de la voie ferrée sont intervenus dans la période 44-45.

Celui du 25 juin 1944 selon le rapport Jatteau.

René Dufaut alias « Sapin »

s'en souvient :

« ... Cette action, nous l'avions menée au début, à l'époque où nous ne disposions pas de détonateurs, d'explosifs et de plastic.

Deux cheminots nous avaient donné la clé de la boîte à outils pour dévisser les rails. Sous un tunnel, vers Noyant, sur la ligne qui conduisait à Montluçon, nous avons dévissé et déplacé légèrement les rails, puis placé plusieurs cartouches d'anciens fusils pour provoquer une explosion qui endommagerait durablement la voie.

Deux cents mètres avant le tunnel, nous avons placé un drapeau tricolore pour arrêter le train et un résistant se tenait sur le tunnel avec un fusil-mitrailleur. Le train contenait cinquante personnes, nous les avons fait descendre du train. Deux allemands n'ont pas voulu obtempérer : par une fenêtre, ils reçurent une grenade qui a dû les anéantir.

Nous avons donné l'ordre au chauffeur de lancer la locomotive à toute vapeur puis de sauter à temps. Le train dérailla comme prévu sous le tunnel, de la fumée sortait des deux bouts du tunnel.

Ça a dû être coton pour dégager tout ça,

car sous un tunnel, pas question d'utiliser des grues pour tout soulever. Il faut tout découper au chalumeau en petits morceaux et tirer les morceaux un à un. Voilà une voie ferrée inutilisable pendant un bon moment... ».

D'autres fois locomotives et wagons ont quitté les voies à la sortie du tunnel... et parfois il avait fallu renoncer.

Les maquisards de Casanova intervenaient en relation étroite avec le chef de gare de Tronget. Ce dernier avait pour mission d'éviter que des voyageurs empruntent les trains qui était visés par les sabotages...

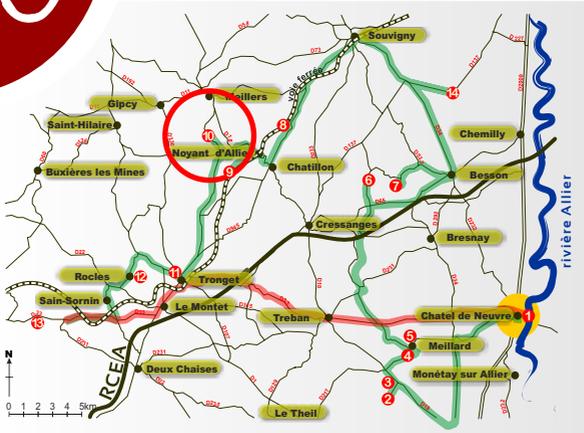
La parade du bouclier humain

Les Allemands avaient trouvé une parade en ajoutant devant la locomotive un wagon plat sur lequel il faisaient monter un groupe de civils qui leur servaient ainsi de bouclier humain.

Lors d'une opération de dynamitage des voies sous le tunnel des Cerisiers, au tout dernier moment le maquisard placé en sentinelle en amont et qui surveillait l'arrivée du train fut surpris en voyant le convoi précédé du wagon plat sur lequel les soldats allemands avaient placé leurs otages... Il eut juste le temps d'alerter ses camarades à l'entrée du tunnel pour qu'ils désamorcent les charges d'explosifs avant le passage du train !

La mission de sabotage avait échoué...
Mais les otages avaient eu la vie sauve !

Ferme de Villars



Au petit matin du mardi 18 juillet 1944, les forces de Pétain se lancent à l'assaut, et Villars brûle...

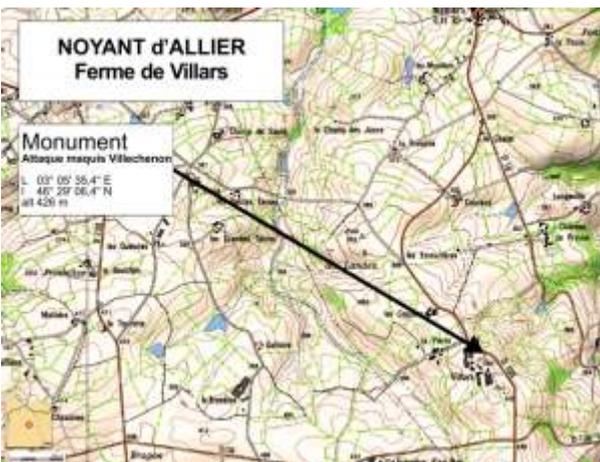
Jean VILLATTE
s'en souvient...

« J'avais vingt ans... En juillet 1944 je décide de rejoindre un groupe de résistants constitué et armé, un groupe fort d'une soixantaine de FFI campés à la ferme de Villars à l'ouest de la commune de Noyant sur les hauteurs des Côtes Matras. De ce promontoire nous pouvions contrôler tout le secteur jusqu'à Moulins.

Nous couchions dans la grange et les écuries. Au grenier et dans d'autres écuries

nous gardions des prisonniers qui avaient été arrêtés pour avoir collaboré avec les allemands. Nuit et jour, chacun à notre tour, nous en assurions la garde de la même façon qu'aux postes de guet pour surveiller les abords.

Par deux fois, nous avons récupéré les armes arrivées d'Angleterre par parachutage.



J'étais à Villars depuis une huitaine de jours seulement quand nos chefs et une grande partie des hommes, certains prisonniers, véhicules et matériels prennent la direction d'un autre cantonnement.

Je reste à Villars avec six autres camarades. La nuit du 17 au 18 juillet, par un beau clair de lune, je suis de garde sur le palier de l'escalier du grenier. Remplacé par un camarade, je vais me coucher dans le foin.

Je dors profondément depuis un bon moment quand je suis réveillé par des cris...

« Aux armes ! Aux armes ! »...

Mon cœur bat à tout rompre. Avec mes camarades, les armes à la main, nous nous précipitons dehors. C'est à peine si le jour pointe suffisamment pour déceler des ombres humaines à une vingtaine de mètres, là-haut, vers l'entrée du champ. Du haut de l'escalier du grenier où il gardait les prisonniers, Gomez ajuste et tire ; une ombre s'écroule, c'est un milicien mortellement blessé. D'autres ombres surgissent de partout. De part et d'autre les coups de feu claquent. Nous sommes terrifiés à l'idée que nous ne restons qu'à sept combattants seulement pour faire face à cette troupe qui grossit... et nos munitions sont épuisées ! Plus d'autre solution que la retraite et la fuite. Nous dévalons entre la maison et le hangar dans une fuite éperdue. Par chance nous traversons sans dommage le chemin à découvert sous un rideau de feu particulièrement nourri, avant de nous retrouver mieux

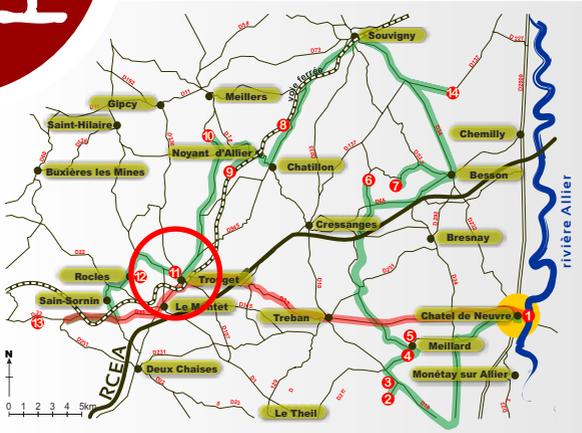
abrités en longeant la haie du pré. Dans notre fuite nous traversons haies et chemins conduisant à la ferme voisine. Essoufflés et affolés nous nous blottissons au creux de la haie en attendant de décider de la suite... La fusillade et l'assaut à la grenade contre la ferme continuent. Le temps passe et tout paraît s'apaiser quand les flammes et la fumée s'élèvent au-dessus de Villars. Des bâtiments de la ferme sont incendiés par les assaillants.

Alors que l'aube pointe, déjouant l'encerclement de Villars par les miliciens et les Gardes Mobiles de Réserve, nous réussissons à nous éloigner vers des lieux plus sûrs en direction de l'ouest.

Étape par étape, tout le mardi 18 juillet et la nuit qui s'en suit nous marchons pour arriver vers Buxières les Mines. Toujours sous le choc, nous nous hasardons dans une ferme. A peine rassurés nous dévoilons notre situation et c'est bien heureux qu'enfin, après trente-six heures, nous trouvons de quoi manger. Après nous être remis nous allons retrouver nos premiers camarades qui avaient filé vers un autre campement avant ce 18 juillet. »

Parmi les compagnons d'armes que Jean Villatte avait rejoints à Villars, le Lieutenant Andrée –qu'il appelle aussi familièrement « La Grosse »-, n'était autre que Nancy WAKE, australienne agent du SOE parachutée dans l'Allier début 44, également surnommée « La souris blanche » du fait qu'elle était restée insaisissable aux Allemands qui la recherchaient...

Stèle Louis Lanusse



La Stèle érigée au carrefour de la Croix Saint-Joseph à Tronget est dédiée à la mémoire de Louis LANUSSE, fusillé par les allemands le 18 juin 1944 à l'âge de 37 ans.

Louis Lanusse était né à Paris. Réfugié dans l'Allier avec sa famille, et après s'être caché dans une ferme de Vernusse, c'est à la ferme du Hazard, chez les Joly, qu'il avait trouvé refuge tout en participant activement aux actions du groupe de Résistants FTP de Tronget.



Louis LANUSSE



Des dénonciations...

Les postiers de Tronget en avaient interceptées quelques unes... Mais pas toutes ! C'est à la suite d'une longue série de lettres de dénonciations du curé du village que l'armée allemande investit Tronget le 18 juin 1944 à la recherche des « terroristes » et des armes qui leur avait été signalés.

Au mauvais moment au mauvais endroit...

Ce 18 juin 1944, il était à peine 6 heures du matin ; Louis Lanusse se rendait en vélo au bois de Pérogne pour procéder à l'essai d'armes récupérées dans un parachutage à l'intention de la Résistance. La petite mitrailleuse était en pièces démontée dans un sac et dans un cageot sur son porte-bagage...

Une rencontre imprévue

Il a été surpris par les allemands au débouché de la petite rue du Verger en haut du bourg de Tronget. Mesurant le danger de la situation, il a voulu se débarrasser de son bagage compromettant en jetant son sac sur le tas de charbon tout proche. Mais, à moins de cent mètres de là, son geste n'avait pas échappé aux soldats qui se sont saisi de lui et l'ont abattu après l'avoir trainé jusqu'au carrefour de la Croix Saint Joseph tout proche. C'est là qu'il abandonneront le corps du fusillé avant d'aller s'en prendre aux maisons du bourg.

Des dénonciations vérifiées

Les soldats allemands tenaient là une preuve des allégations des lettres de dénonciations ; et sans tarder ils vont poursuivre leur besogne, fracassant les portes à coups de crosses, réveillant les habitants en sursaut... A défaut d'aveux ou d'autres armes découvertes, ils emmèneront un groupe de sept hommes

en otages qu'ils alignent le long du mur de la Poste pendant qu'ils continuent de fouiller les maisons du bourg. Puis, à l'issue d'un long défilé traversant tout le bourg pour terroriser les villageois, ils s'arrêtent au carrefour de la rue des Riats, près du mur du parc de la Villa Marie Louise, domicile de la « délégation Spéciale » mise en place par Pétain (Monsieur Marinoni).

Une extrême tension

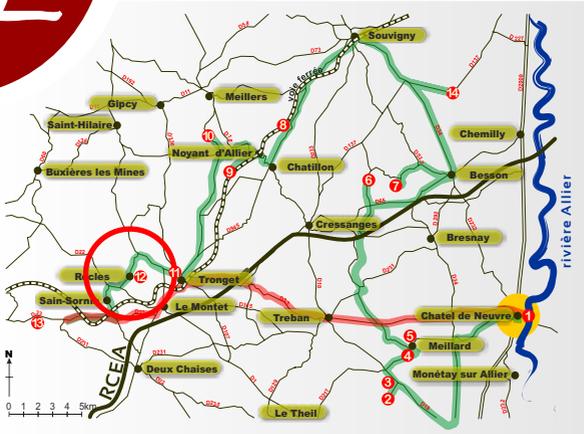
L'homme que Pétain avait installé en « délégation spéciale » à la place du maire parlait allemand. Et c'est grâce à son intervention que les otages ont eu la vie sauve.

Un autre drame évité

Monsieur Marinoni avait reçu la visite des résistants trongétois la semaine précédent le drame et il avait dû leur remettre ses armes et les clés de la mairie. Ayant compris que la défaite des nazis et de leurs collaborateurs était aussi imminente qu'inévitable, il se comporta dignement en face de l'officier allemand en se portant garant des otages qui seront relâchés vers 11 heures.

Quelques jours plus tard, le 29 juin, une colonne allemande a été prise dans une embuscade tendue par les hommes du maquis Danièle Casanova dans les virages de au Rocher Noir après avoir dépassé Châtillon en direction de Moulins.

Monument aux Morts



Le Monument aux Morts de Rocles porte en son sommet le buste d'un enfant qui pointe du bout du doigt la maxime pacifiste gravée sur son socle :

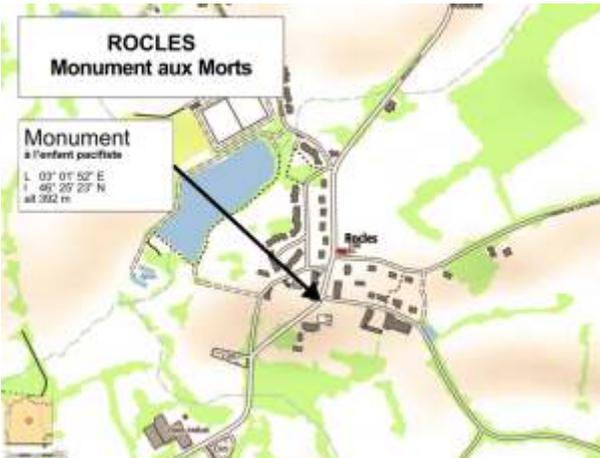
« Apprenons à supprimer la guerre »



D'une guerre à l'autre, la leçon mal apprise...
La « der des ders » ne la fut pas !

Comme à Gentioux – Pigerolles en Creuse, c'est au travers des traits de l'enfant que la paix est célébrée à Rocles. Des trois principaux monuments pacifistes du Bourbonnais, celui de Rocles est sans doute

le plus émouvant et le plus subtil. Du haut du monument, l'enfant aux cheveux bouclés contemple la foule rassemblée à ses pieds, en pointant du doigt le message gravé dans la pierre : « Apprenons à supprimer la guerre ». Unique en son genre, cette formule pleine d'espoir invite les générations nouvelles à la construction d'un monde sans guerre. En invoquant cet apprentissage le monument souligne aussi la confiance du peuple dans l'école de la République.



Sa construction a été décidée par le Conseil municipal de la commune présidé par M. Chardonnet sitôt après l'Armistice de 1918. C'est le projet de Monsieur Charmillon, entrepreneur au Montet, qui fut retenu en septembre 1919.

Le financement a été assuré avec les 1900 francs réunis sur une souscription des habitants de la commune complétée d'une subvention municipale de 1600 F.

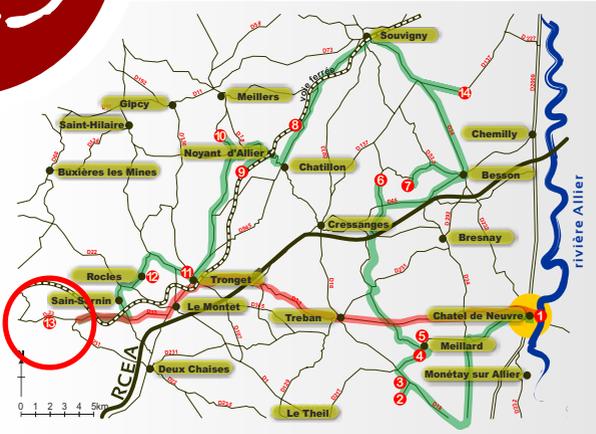
Le projet de Monsieur Charmillon n'avait pas été du goût de la commission départementale d'architecture qui était chargée de donner son avis sur l'esthétique des monuments.

La commission prétendait que l'inscription : « 1914-1918 » gravée sous du buste de l'enfant ne suffisait pas pour rendre hommage à la mémoire des enfants de la commune Morts pour la France.

Le Conseil Municipal passa outre l'avis de la commission, estimant que le message pédagogique appelant à « apprendre à supprimer la guerre » remplaçait avantageusement la traditionnelle épitaphe « Aux enfants de Rocles Morts pour la France ».



Stèle du Montsel



C'est dans le petit chemin qui s'enfonce dans les champs vers le sud rappelé par l'alignement des arbres que les deux jeunes faits prisonniers la veille par les Allemands en partant de Montluçon furent fusillés et laissés pour morts le 27 juillet 1944. L

Mauvais endroit, et au mauvais moment !

Le jeune Montluçonnais, Robert RIOTHON, estouvrier mouleur à l'usine des Hauts Fourneaux (Usine Forêt).

Pour échapper au STO et à la déportation outre-Rhin il quitte sa famille et se camoufle à la mine de

Deneuille les Mines. Grâce à l'obligeance de la direction il y avait facilement trouvé un emploi.

Il était assis devant la cantine des mineurs avec un de ses camarades de travail, un israélite alsacien André HUBSCHWERLIN dont les parents avaient été déportés en Allemagne.



Ils discutaient tranquillement quand une femme vint les prévenir qu'une patrouille allemande était signalée à l'entrée du bourg de Deneuille.

Trop tard...

A l'arrivée des allemands, les deux hommes cherchèrent à fuir malgré les coups de feu tirés en leur direction. Les allemands les rattrapèrent vite pour s'en saisir à coups de crosses. Les jeunes réfractaires au STO voulurent expliquer leur situation, leur travail à la mine ; et André HUBSCHWERLIN qui parlait allemand leur signala que leurs papiers étaient en règle. L'officier SS refuse leur explication et leur ordonne de monter dans un des camions, emmenés vers une destination inconnue par dix-sept soldats allemands de la SS. Un des camions resta à Villefranche d'Allier ; les trois autres prirent la direction de Chappes où deux camions devaient faire halte, de sorte que le seul camion où se trouvaient les deux français continua sa route en direction de Murat. Il s'arrêta sur la route de Saint Sornin au carrefour de la Jaunerie. Les deux français furent étendus sur le plancher du véhicule, et les SS leur attachèrent les mains dans le dos. Au cours de cette nuit sans fin, un SS vint leur dire qu'à l'aube ils seraient libres. Vers 6 heures deux sous-officiers SS armés de mitraillettes montèrent dans le camion. Au croisement de la route de Saint-Sornin à Chavenon et du chemin conduisant à la ferme du Montcel, le véhicule stoppa. Les deux prisonniers furent descendus, puis

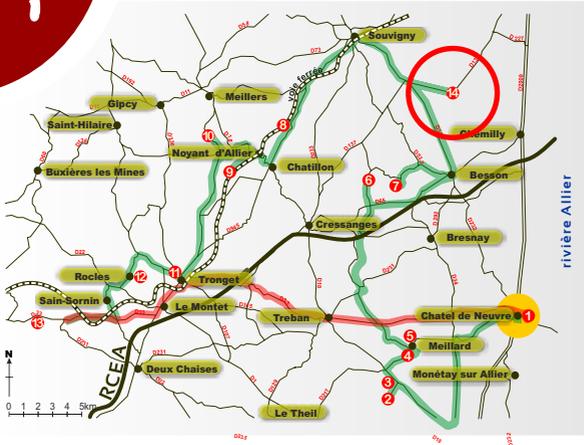
conduits sous la menace des mitraillettes dans un petit chemin qui se perd dans les prés à environ deux cents mètres de la route. Un des deux sous-officiers allemands intima l'ordre aux deux jeunes français de s'agenouiller face à la haie. Deux coups de feu claquèrent dans le silence de cette matinée tragique.

Les deux hommes tombèrent la face contre terre. Un des assassins s'approcha des corps inertes pour leur donner le coup de grâce. L'herbe était tâchée du sang de ces deux victimes de la barbarie nazie. Les deux soldats se retirent après avoir ramassé les douilles et coupé les cordes qui liaient les mains des deux martyrs.

Miraculé !

Robert RIOTHON, étendu contre son camarade HUBSCHWERLIN tué sur le coup, n'était pas mort, mais grièvement blessé. Non sans avoir perdu beaucoup de sang il réussit à se traîner jusqu'à la ferme des MERITET. Madame MERITET alerta l'instituteur de Saint-Sornin et le soir même Robert RIOTHON était dirigé vers l'hôpital de Montluçon grâce au dévouement des cheminots. Il y restera trois jours après son opération et les soins. La gestapo ayant retrouvé sa trace il devenait urgent de le cacher. Il put trouver refuge chez des parents et des amis avant d'être hébergé chez Léon VELLAY, propriétaire des Mines de Buxières et Saint-Hilaire, qui le dissimula aux recherches de la police allemande jusqu'à la libération de Montluçon.

Monument de Moladier



La Stèle de Moladier est érigée en hommage aux Résistants du maquis **Danièle CASANOVA** rassemblés à la ferme de Moladier le 6 juin 44. 14^{ème} halte sur l'itinéraire de la Résistance au coeur du Bocage, le monument du Rond-Point de Moladier marque aussi les avancées dans la connaissance de l'histoire de ce maquis et des Résistants qui s'y engagèrent...

En témoigne l'histoire d'André FERNAND. Fait prisonnier tout comme son frère au tout début de la guerre, il réussira l'évasion d'Allemagne pour regagner le domicile

familial à Treban. Son frère, moins chanceux avait échoué ses deux tentatives d'évasion... Au printemps 44, André FERNAND s'est engagé dans la résistance au maquis Danielle Casanova sous le pseudonyme de « Lapin » (homologué Adjudant-chef le 1er juin 1944 – lieutenant FTPF).

André FERNAND



Après sa constitution le 6 juin 1944 à la ferme de Moladier (commune de Besson) et son passage par Bois Plan et les bois du Château de Bost à Besson dans les jours suivants, c'est sous la conduite d'André FERNAND que le camp Danielle Casanova était venu s'installer à Renaudière près de la ferme de son beau-père.

André FERNAND avait participé au périple du 14 juillet qui avait vu défiler les maquisards en ordre militaire dans toutes les communes du secteur sans passer inaperçus sous les applaudissements de la population ! mais au cours de cette journée il s'était fait mal au genou et s'était retrouvé alité à l'écart de ses camarades chez les Denis.

Lors de l'attaque allemande du 16 juillet 1944 au soir, André FERNAND est le seul à n'avoir pu s'échapper. Le lendemain, matin, les Allemands revenus sur place font des prisonniers dans les fermes. Ils prennent Emilien DENIS et son gendre André FERNAND à Renaudière, Charles AUGUSTE, Robert THEVENET et Albert BAPTISTE à Chapillière ainsi que deux ouvriers agricoles, l'un venant travailler à Chapillière et André TAUVERON travaillant à Fourneux chez les Solnon.

Après avoir incendié la grange de Renaudière qui abritait les maquisards de Casanova, les Allemands firent également prisonnier Louis DETERNES au domaine de Legret.

Dans la matinée de dimanche André FERNAND, encadré par des soldats Allemands, est amené sur le versant sud de la vallée du Douzenan. A la ferme des

Planche chez les TABUTIN, la mère l'aurait enjoint de s'échapper par l'arrière de la maison, mais en vain. C'est dans les champs en contre-bas vers Pilote que les Allemands lui ont fait déterrer les dépouilles de trois collaborateurs notoires fusillés par le maquis quelques temps plus tôt, le père GUERET, les deux frères DUMONT, et le fils DUCHATEAU.

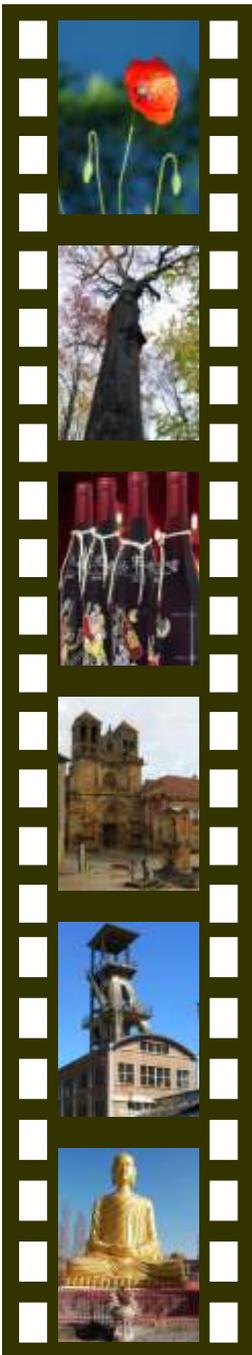
A partir de ce moment plus personne ne l'a jamais revu. L'acte de disparition rédigé en 1947 fait état de sa déportation en Allemagne (direction inconnue) après un internement à Saint-Pourçain sur Sioule et Clermont-Ferrand.

Emilien Denis et Albert BAPTISTE ont été relâchés par les Allemands.

Les deux ouvriers agricoles ont été envoyés en Allemagne au titre du STO.

Charles AUGUSTE ainsi que Robert THEVENET ont été emprisonnés à la Mal-Coiffée et ne seront libérés qu'au départ des allemands (pour sa libération, Robert THEVENET avait bénéficié du soutien de VIRLOGEUX, boucher de Gannat prisonnier avec lui pour échapper au dernier convoi parti pour l'Allemagne...).

D'autres suivront dans les combats du 18 juillet à Besson (Roger BELLIEU) et Cressanges (Marc BONNOT), Roger Magnière (blessé à La Vivère – Besson), puis avec les sept prisonniers raflés le 1er août et fusillés le 7 août (parmi les onze à Saint-Yorre) retrouvés dans le charnier de La Goutte Grandval : Xavier DORY, André FAVIER, Aimé FUGIER, Pierre HIERUNDIE, Georges HUSSON, Pierre PERONNET et Alphonse RINDER.



&
en
marge
de
cette
histoire

• • •

Ne boudez pas les innombrables richesses du territoire qui jalonnent l'itinéraire : pause nature dans le Val d'Allier, faune et flore du bord de l'eau et des futaies de Moladier, pause gourmande dans les vignobles, pause culturelle sur le grand site de Souvigny, vestiges du passé minier à Châtillon et Noyant, et ses cultures et traditions asiatiques dans une ancienne cité minière accueillante aux réfugiés depuis plus d'un demi-siècle...